Fouquier-Tinville avait, ce jour-là, les 60 victimes qui constituaient son carnage quotidien : les prisons parisiennes étaient pleines et se vidaient trop lentement pour qu'il fut nécessaire d'appeler des accusés de province. Il négligea de répondre à la lettre de Provost.

Celui-ci n'insista pas.

Un mois plus tard, Fouquier-Tinville était remplacé par Leblois. Sous lui, le Parquet mit en ordre les données de l'accusation et quand cette besogne fut à peu près terminée, le 2 brumaire, Leblois répondit à la lettre du parquet d'Alençon.

Le vent était à la clémence. Sur 236 accusés qui comparurent, ce mois-là, devant le tribunal, il n'y eut pas moins de 223 acquittements et seulement 5 condamnations à mort[1].

Leblois engageait évidemment son collègue de l'Orne à trancher lui-même l'affaire.

La vie des criminelles d'Alençon était sauvée. Leurs têtes n'étaient plus en jeu.

[1] Emile Campardon, *Le tribunal révolutionnaire de Paris*, II, p. 223.

Albert SAVINE.

Le mensonge universel

La France paraît un pays tombé entre les mains d'une bande d'ignorants et de malfaiteurs qui prennent les idées aux retours du bon sens, et les intérêts en opposition à toute probité. De gouvernement, dans le sens de gouverner, il n'en est pas question ; de patriotisme, pas davantage. La bande d'étourneaux picoreurs se presse autour de l'assiette au beurre ; ils se pressent à qui en aura meilleure part : il n'existe plus, pour ces volatiles, d'autre question.

Depuis 1878, ils poursuivaient un autre problème : l'art de faire vivre un peuple sans religion et le moyen de détruire le christianisme par la famine. Ce problème, ils en ont dégagé toutes les inconnues,

autant que pouvaient les soupçonner leurs petits esprits ; ils le croient maintenant résolu par la séparation de l'Eglise et de l'Etat. *Nunc est bibendum, nunc pede libero pulsanda teller* : C'est du latin d'Horace, pour dire que maintenant il n'y a plus qu'à danser. Déjà Renan, leur Anacréon, avait donné ce mot d'ordre : *Gaudeamus.*

Le chassé-croisé des intrigues parlementaires a mis au pouvoir à peu près tous les hommes de cette bande qui avaient un nom ; il les a précipités tous pour cause d'impuissance, ou pour cause de crime.

L'appel de ceux qui n'ont pas de nom met en relief deux points significatifs : les uns, les paniers percés, ont sous séquestre leur indemnité parlementaire ; les autres, les culottes déchirées, ont un casier judiciaire. C'est la première fois qu'on voit couramment ces deux traits se reproduire avec une fréquence désolante, dans la cohue du parlement national. Le peuple français a une fichue représentation.

Pour qualifier d'un mot cet aspect grouillant du monde au pouvoir, c'est un torrent de vers et d'insectes noirs qui se ruent à dévorer un cadavre. Mais ce travail de dissolution en appelle un autre et même deux : d'un côté, le travail de dissolution économique par les Gracques ; de l'autre, le travail de dissolution politique par les triumvirs. En résumé, la guerre civile, pour savoir à qui aura la plus belle femme et la plus grosse poire ; et la guerre plus que civile pour savoir à qui aura la verge en sentinelle ou le couteau de la guillotine.

Nous n'oublions pas qu'en dehors de ce monde réprouvé il y a la France, et il y a Dieu. La France saura se ressaisir ; Dieu voudra la sauver.

Un curé qui nous a dit son nom, nous adresse, sur ce sujet douloureux, une lettre où il essaie d'esquisser le Panorama de la situation. Nous insérons cette lettre, malgré sa brièveté, un peu avec l'espoir qu'elle pourra s'étendre jusqu'à la contenance de trois ou quatre articles. Ce qui importe, ici, c'est moins l'ensemble accessible à tout le monde, que le petit détail où se révèle mieux le sens exquis des choses. Voici la lettre de notre correspondant :

« Monseigneur,

« Ne vous semble-t-il pas que la parole de Pie IX prend de jour en jour un relief singulièrement saisissant : « Le suffrage universel, c'est le mensonge universel » ?

« Le mensonge nous donna la république *de tous*, grâce à *une voix*

de majorité, que nous conservent les *chantages*, la *corruption*, les *falsifications* du vote quaternaire. Nous *mourons* de la République et les abbés républicains nous font un crime de ne pas nous laisser *étouffer* par les embrassements de la République.

« Ce mensonge a fait l'école *neutre*, interprétons *athée ;* le mariage *émancipé*, lisons ravalé à un simple *accouplement ;* la magistrature *épurée*, disons *domestiquée ;* l'armée *décléricanisée* — pardon du barbarisme — c'est-à-dire *esclave* de la conspiration judaïco-protestante-franc-maçonne...

« Aujourd'hui bouquet digne de la tige :

« Dreyfus, Picquart, Zola, *en apothéose* et le suprême tribunal de France *accusé* d'avoir étouffé la lumière et d'avoir déclaré *cassée* surtout *sa dignité ;* les chefs de l'armée de France, que dis-je, plusieurs Ministres de la guerre *accusés* de faux, de forfaiture, d'indignité ; le catholique Cochin rendant « un hommage respectueux à la sincérité et à l'honneur du président Brisson », tandis que ni Gonse, ni Zurlinden, ni Gallifet, ni Mercier, ni aucun militaire français n'ose invoquer, en la prouvant, sa sincérité et son honneur, etc., etc.

« Mensonge universel », l'armée française est souffletée par la Cour de cassation, et l'armée française ne pense qu'à présenter l'*autre joue*, ainsi que Cochin et les autres, tout en se défendant de *n'être pas cléricaux*.

« Et les abstentions, et le silence, ou bien encore telle parole pire que le mutisme peu courageux, en telles et telles autres circonstances où l'honneur de la Patrie, de l'Eglise, de Jésus-Christ étaient pourtant en jeu : Religieux et religieuses jetés chaque jour à la rue, dépouillés, les prêtres réduits à leur pain quérant, les fidèles bientôt spoliés de leurs églises et tout cela appelé *légalité*, malgré tout cela risette encore à MM. Brisson, Briand, Clémenceau !

« Mensonge sur toute la ligne en cette chère pauvre France qui fut de tout temps la terre classique de la sincérité, quel spectacle et quelle leçon de choses pour le Monde !

« Le prêtre, du moins, devrait au peuple la vérité tout entière. N'y a-t-il pas, au contraire, à répéter parfois la parole de Massillon, citant l'Ecriture « Et le prêtre devenu semblable au peuple » ?

« Il est vrai, il en est encore tels que vous, Monseigneur, qui gardent la devise : *Etiam si omnes ego non*, et le précepte de l'Apôtre : *Justa opportune, importune argue, obsecra, increpa...*

« Je m'honore de me trouver des vôtres, et je vous prie, Monseigneur, d'agréer, etc.

« UN CURÉ ».

Nous remercions le prêtre qui a bien voulu nous adresser spontanément cette lettre. C'est un de ces braves soldats, comme il y en a tant dans les presbytères, un de ces curés qui forment, avec les masses populaires, la réserve du pays, le gage de l'avenir. Mais pour nous assurer les bienfaits de leur action, il faut que les prêtres et le peuple entrent dans l'arène et se mettent en ligne pour le combat.

Depuis trente ans, les programmes du concert militant et les prédicateurs d'union n'ont pas manqué ; les prédicateurs de croisade n'ont pas été écoutés ; les plans d'action sont restés à l'état d'écritures sans conséquences. Pourquoi, il est bien inutile de le rechercher. Notre correspondant parle d'une ligue des prêtres : c'est du nouveau. Mais une ligue des prêtres, pour former une armée en ordre de bataille, doit avoir des commandants, des généraux, un généralissime. En d'autres termes, il faut que chaque évêque marche, sabre nu, à la tête de son régiment. C'est là, croyons-nous, la consigne vraie, le mot d'ordre qui doit se couronner de précieux résultats.

Depuis trente ans, nos évêques ne sont pas venus à ce concert militant, ni la plupart n'ont voulu soutenir isolément la bataille. Le serment concordaire, qui les liait au gouvernement, paraissait leur interdire toute opposition ; la connaissance des hommes au pouvoir leur permettait de croire leurs efforts inutiles, et leur promettait l'espoir d'obtenir plutôt quelque satisfaction, en s'abstenant de troubler la paix. Ces calculs ont été trompés dans les grands prix : il est superflu de le constater et défendu d'en récriminer. Mais aujourd'hui les évêques n'ont plus ce lien ; le gouvernement leur a rendu la plénitude de leur liberté. Leur serment ne tient plus ; leurs engagements, s'ils en avaient pris, sont périmés. La situation déblayée, mais toujours confuse, leur crie : En avant !

C'est là, croyons-nous, la solution du problème. Les masses populaires, trompées, exploitées, volées, par les intrigants, n'ont aucun moyen de se coaliser. Les classes élevées paraissent avoir perdu le sens de la conservation et de l'action ; il y a encore, dans leur sein, des hommes de grands mérites, mais à l'état d'unités impuissantes. Les classes moyennes, plus actives, forment des associations volontiers ; mais, par un étrange renversement, elles paraissent s'unir, moins pour se confédérer que pour s'isoler. De la sorte, on a beaucoup de petits bataillons, mais pas d'armée. On a beau crier : En avant ! personne ne marche, ou, s'il y a un mouvement, c'est dans un petit cercle, qui n'entraîne qu'un petit nombre.

L'Eglise seule offre le cadre d'une grande armée : elle en possède

l'organisation ; elle en observe la discipline ; elle en garde l'esprit militant. L'Eglise a un chef invisible, Jésus-Christ, vainqueur du monde et roi des nations ; elle a un chef visible, le Pontite Romain, vicaire de Jésus-Christ dans la plénitude de son sacerdoce. L'Eglise a ses chefs secondaires, les évêques ; ses corps de troupes, clergé séculier et régulier ; ses biens spirituels et temporels à défendre ; ses moyens d'action ordinaires et extraordinaires, son sacrifice, ses sacrements, ses prédications, ses synodes, ses conciles. Par dessus tout, l'Eglise possède cette invincible puissance des masses populaires, cette grâce divine qui triomphe de tout, ce courant d'action qui met toutes ses forces en mouvement dans le combat pour Dieu et pour la patrie.

Telle est l'action divine qu'elle doit aujourd'hui mettre en branle. A la façon dont nous nous sommes effacés depuis trente ans, vous croiriez que nous avons perdu la foi ou que nous avons cessé de comprendre l'Evangile. Nous ne savons plus ce que c'est qu'un évêque. L'évêque, dans toute sa puissance, marchant au combat, c'est le héros nécessaire de la guerre future ; c'est le triomphateur certain qui doit enfoncer l'ennemi. L'évêque, tenant d'une main l'Evangile, de l'autre la croix ; l'évêque, formant avec son clergé et son peuple, par une ferme adhérence, un seul corps : cet évêque, s'il est résolu à ne pas reculer, pourra se faire tuer, mais il est sûr de vaincre, même par sa mort, mais plutôt par son invincible courage.

Justin Fèvre,
Protonotaire Apostolique.

AU MONT-BLANC

SONNET

Salut Mont-Blanc, salut grand Roi,
Drapé dans ton manteau d'hermine !
Petit, muet je t'examine ;
Ta grandeur me remplit d'effroi.